

## Assauts et blessures

Pierre Milot

---

François Charron

Volume 16, numéro 3 (48), printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200918ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200918ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Milot, P. (1991). Assauts et blessures. *Voix et Images*, 16(3), 421–429.

<https://doi.org/10.7202/200918ar>

# Assauts et blessures

par Pierre Milot, Université de Sherbrooke

François Charron est, de tous les poètes de sa génération, celui qui a le mieux représenté la posture de l'écrivain d'avant-garde des années 1970, soit de l'écrivain qui ne peut concevoir sa pratique séparée d'une critique virulente et acérée de ses pairs et de l'institution littéraire (son premier livre s'intitulait précisément **18 Assauts**<sup>1</sup>). Même lorsque Charron amorcera son retrait du politique (après la parution de son recueil **Blessures**<sup>2</sup>), cette reconversion se fera à partir d'une réflexion sur la littérature instituante passée à l'institution. En cela, on peut considérer sa trajectoire comme typique d'un certain état du parisianisme des vingt dernières années, étant entendu que le parisianisme s'est déployé comme un paradigme impératif lancé contre l'institution littéraire québécoise, selon la logique d'une homologie récurrente dont j'ai déjà parlé ailleurs<sup>3</sup>.

Deux essais publiés par Charron à près de dix ans d'intervalle ont régulé chacune de ces phases de façon paradigmatique: « Littérature et lutte de classes » publié en 1973, et « Irrévérence » paru en 1984<sup>4</sup>. Ces deux textes, par leurs procédés rhétoriques successifs, constituent en quelque sorte les manifestes littéraires de deux décennies d'avant-gardisme et de postmodernisme québécois. Le premier en faisant la propagande de l'avant-garde littéraire et politique, le second en la vouant aux gémonies au nom de la lutte contre le totalitarisme. Pourtant, malgré leur dissymétrie esthétique et l'antagonisme de leurs propositions, ces deux textes sont construits à partir d'une logique argumentative symétrique et sont générés par la même dose de violence symbolique. Loin de moi la pensée que Charron soit

- 
- 1 François Charron, **18 Assauts**, Libos (Lot-et-Garonne); [s.é.], 1972, [n.p.], (Génération). Ce recueil a été repris comme première partie de **Au «sujet» de la poésie**, Montréal, l'Hexagone, 1972.
  - 2 *Id.*, **Blessures**, Montréal, les Herbes rouges; 1978.
  - 3 Cf. Pierre Milot, **la Camera obscura du postmodernisme**, Montréal, l'Hexagone, 1988. Voir également l'entrevue que j'ai accordée à Aline Poulin dans **Mœbius**, 48, printemps 1991.
  - 4 François Charron, « Littérature et lutte de classes (pratiques textuelles/pratique formaliste) », **Stratégie**, 5-6, automne 1973, p. 111-121; « Irrévérence. À propos de la modernité de gauche et du retournement à soi », (en collaboration), **Qui a peur de l'écrivain ?**, Montréal, les Herbes rouges, 1984, p. 3-25.

inconsciemment resté marqué par le fer rouge de son passé maoïste (on ne dira jamais assez la mesure de forclusion que contient précisément cette doxa revancharde qui n'a d'autre souci que de stigmatiser le *peccator penitito*): le paradoxe, chez Charron, c'est que sa dénonciation fulminante de la *Théorie* et du *Réel* (les majuscules sont de Charron) trahit chez lui une rémanence du placement intellectuel qui en fait le pamphlétaire le plus *fashion victim* de sa génération et le place en apparente contradiction avec le prédicat de la *nécessité intérieure* dont il se réclame dans **Qui a peur de l'écrivain ?**

Comme la mode est à l'essai intimiste, je voudrais aller à contre-courant (autre effet de mode ?) et rendre compte du premier Charron (celui des *assauts*) et du deuxième (celui des *blessures*) avec pour objectif de faire ressortir le processus institutionnel (au sens des rapports entretenus par l'institution littéraire québécoise avec l'institution littéraire française) et la logique des mécanismes d'argumentation qui ont permis à un jeune écrivain d'émerger comme *chef de file de sa génération*<sup>5</sup>, au début des années 70, et de devenir par la suite *un des des plus riches héritiers de la poésie québécoise contemporaine*. Quant à la *didactique chagrine*<sup>6</sup> générée par le fait de considérer un écrivain comme un agent parmi un groupe d'agents dans la régulation d'une époque plutôt que comme un être à la recherche d'un *amour absolu du singulier*, je ne suis en aucun cas rétif à l'assumer. Et à un contradicteur éventuel, je répondrai (comme Diderot à d'Alembert): *Soyez physicien, et convenez de la production d'un effet lorsque vous le voyez produit, quoique vous ne puissiez vous expliquer la liaison de la cause à l'effet.*<sup>7</sup>

### Les conditions de possibilité d'un discours révolutionnaire en littérature

Après avoir théorisé la *rupture textuelle* dans des essais littéraires («Notes sur une pratique» à la *Barre du Jour*, en collaboration avec Roger Des Roches, de même que la préface au deuxième livre de ce dernier, «La matière du livre»<sup>8</sup>) et après l'avoir

5 Cette citation et la suivante sont extraites de la quatrième page de couverture du *Fait de vivre ou d'avoir vécu*, Montréal, les Herbes rouges, 1986.

6 C'est là la belle expression utilisée par Caroline Bayard pour qualifier le style de ma *Camera obscura*. Voir son texte intitulé «Le grimoire postmoderne», *Revue canadienne de théorie politique et sociale*, vol. XIV, n<sup>o</sup> 1-3, 1990.

7 Denis Diderot, *Entretien entre d'Alembert et Diderot*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, p. 54.

8 François Charron et Roger Des Roches, «Notes sur une pratique», la *Barre du jour*, 29, été 1971, p. 2-7; François Charron, préface à Roger Des Roches, *l'Enfance d'yeux*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 7-11; Cf. Pierre Milot, «Tel Quel ou les conditions d'émergence des Herbes rouges», la *Poésie des Herbes rouges*, l'Hexagone, 1990.

pratiquée dans des textes de fiction (dans **Au « sujet » de la poésie et à Stratégie**), Charron se retourne contre ses propres *pratiques antérieures*, sa propre *expérience dans le langage*, afin d'en arriver à pouvoir *esquisser la nouvelle problématique d'une écriture au service du prolétariat*. Problématique qu'il formule dans les termes suivants :

*c'est à travers les pratiques, leur avancement, leur critique, que se modèlera une littérature prolétarienne. C'est par le combat entre les deux tendances fondamentales (réactionnaires / révolutionnaires) qu'elle se consolidera.*

*Plusieurs conclusions sont ouvertes. Une chose demeure: la question d'une littérature militante est posée.*<sup>9</sup>

C'est donc ce combat entre *les deux tendances fondamentales* de la pratique littéraire que Charron entend illustrer dans son essai intitulé « Littérature et lutte de classes (pratique textuelle/pratique formaliste) ». Il y aurait peu d'intérêt à revenir sur ce texte et sur sa rhétorique maoïste, si ce n'était qu'il nous renseigne sur les rapports d'homologie récurrente entretenus par Charron avec le champ littéraire français du début des années 1970. La relation avec l'avant-garde parisienne est d'ailleurs identifiée dès le deuxième paragraphe de l'essai :

*Disons qu'à l'origine, c'est le groupe de la revue **Tel Quel** qui a soulevé la problématique de la matérialité textuelle. Il n'est pas question pour nous de faire une analyse en partant de ce mouvement français. Si les références ne doivent pas être évitées (même si l'on se bouche les oreilles, c'est historiquement la France qui opère un déblocage de la théorie du littéraire, articulation d'une « science du texte »), elles ne peuvent s'appliquer comme un moule à la situation québécoise. Ce qu'il s'agit donc de montrer, c'est la spécificité même de la pratique textuelle d'ici.*<sup>10</sup>

Cette révérence référentielle au groupe de la revue **Tel Quel** (ce *disons qu'à l'origine* est un euphémisme peu banal) est importante car elle constitue presque une exception théorique dans le discours de l'avant-garde littéraire québécoise du début des années 1970, comme dans celui de Charron lui-même qui n'a jamais reconnu sa dette envers Denis Roche. De fait, si l'on a beaucoup nommé les auteurs et si l'on a fait un usage constant des concepts de la revue parisienne au Québec, rarement a-t-on rendu à Philippe Sollers ce qui appartenait à Philippe Sollers, ou à Julia Kristeva ce qui appartenait à Julia Kristeva, et précisément à Denis Roche ce qui appartenait à Denis

9 « Littérature et lutte de classes (pratique textuelle/pratique formaliste) », **Stratégie**, 5-6, automne 1973, p. 121.

10 *Ibid.*, p. 113

Roche, etc. Par ailleurs, Charron prend soin de préciser que ces références sont liées au contexte français et que, par conséquent, elles ne peuvent s'appliquer *comme un moule* à la situation québécoise. Cette déférence autonomiste à la *spécificité de la pratique textuelle d'ici*, faut-il le rapeler, visait à dénier la stratégie dévaluative de ceux qui, dans l'institution littéraire d'alors, cherchaient à entamer le crédit de l'entreprise de l'avant-garde littéraire québécoise en la situant par rapport à la *vanity fair* parisienne.

D'entrée de jeu, Charron proclame qu'il n'est pas question pour lui de *faire une analyse en partant de ce mouvement français*: c'est bien là tout le problème car c'est exactement ce qu'il fait (ce qui est le propre de la dénégation). En effet, l'appareil conceptuel qu'il utilise relève dans son ensemble des procédés rhétoriques appliqués par **Tel Quel** à partir de Mai 68 (et soumis à la férule du maoïsme parisien au début des années 1970), et si les *nouveaux mystificateurs* contre lesquels il assène ses arguments révolutionnaires ont bien des noms québécois, la même logique argumentative pouvait s'appliquer aux *nouveaux mystificateurs* parisiens qui avaient été les épigones de **Tel Quel**, mais qui avaient oublié de passer du formalisme au maoïsme comme le prescrivait Philippe Sollers depuis sa reconversion aux poèmes de Mao Tsé-Toung. Les arguments utilisés par Charron pour s'attaquer à la *textualité*, à l'*idéologie de la transparence* et aux *implications politiques et idéologiques de la rupture textuelle* (lesquelles ont pour fonction de *nier au discours littéraire son caractère politique*) relèvent beaucoup moins d'une quelconque *spécificité de la pratique textuelle d'ici* que de certains vocables éponymes reproduisant les enjeux élaborés par **Tel Quel** en fonction du champ littéraire français.

Quand Charron affirme: *l'idéologie littéraire obstrue l'émergence d'une science du texte, le discours créateur devenant par essence un discours où un sujet-conscient parle; c'est ce que d'autres appelleront le mystère de la parole*<sup>11</sup>, il vise (sans le nommer) Gaston Miron et la poésie nationaliste québécoise. Alors qu'il avait déjà déconstruit la poésie de Jean-Guy Pilon (à la manière du **Mécrivain** de Denis Roche), voici que Charron dénonce maintenant *l'idéologie dominante de la nature humaine*, celle qui dit: *en tant qu'individu conscient et sensible, je rends par la parole, ce que je vois et ressens*.<sup>12</sup> Quand on sait à quel point la *parole* fut le sociolecte des poètes de l'Hexagone et de la revue **Liberté**, et que cette même poésie nationaliste est en pleine ascendance, en ce début des années 1970 qui a vu naître la Nuit de la poésie et se produire la crise d'Octobre, il ne reste au lecteur qu'à mettre des noms bien québécois dans les cases vides de ces assauts bien parisiens.

11 *Ibid.*, p. 115.

12 *Ibid.*, p. 114.

Et que peut bien signifier l'absence d'un autre nom québécois, en l'occurrence le nom de Nicole Brossard, dans ce pamphlet prenant le *mythe de la blancheur de l'écriture* comme l'une de ses principales cibles, sinon que cette autre absence nominale trahit chez Charron le seuil à ne pas franchir d'une impiété innommable contre la mère de la communauté (après, comme l'on l'a vu, l'oubli du nom du père: Gaston Miron). Le sacrilège perpétré contre *l'amèr* sera pourtant assumé nommément en ce même automne 1973 dans un numéro thématique de la **Barre du jour** intitulé « Transgression »: Charron y fera paraître un essai, dans lequel il accuse Nicole Brossard de ne se livrer qu'à une *apparence de transgression*. Pour Charron, *la transgression s'opère dans une dialectique fond/forme où le fond se doit d'avoir un signifié révolutionnaire (en termes de lutte de classes), pour pénétrer le plus possible les couches populaires*<sup>13</sup>. Ce qui n'est évidemment pas le cas de Nicole Brossard qui a refusé de se laisser *pénétrer par le signifié révolutionnaire* et qui a pris la voie du féminisme plutôt que celle du maoïsme. Et cela contrairement à Julia Kristeva qui, à la même époque, avait amalgamé les deux tendances dans ses textes théoriques, de même que Philippe Sollers avait maintenu l'agrégat du formalisme et du maoïsme dans ses romans. Décidément, les maîtres penseurs parisiens ont mieux su fomenter leurs impiétés que les gens du pays. Du moins, c'est cela que Charron comprend du lieu d'énonciation d'où il entend des voix qui ne sont pas celles de sa communauté mais d'une communauté inavouable (*même si on se bouche les oreilles*).

### Les conditions de possibilité d'un discours irrévérencieux en littérature

Pour saisir le passage du discours révolutionnaire au discours irrévérencieux chez Charron, il faut retracer la complexité des médiations institutionnelles et argumentatives qui font du Charron des *blessures* (le deuxième, celui de la question du religieux et de la lutte contre le totalitarisme) un écrivain en apparence rupture radicale avec le Charron des *assauts* (le premier, celui du militantisme et de la littérature de lutte de classes). Sa contribution à **Qui a peur de l'écrivain?** est à ce titre révélatrice. Ainsi, quand il écrit: *En littérature on a même fait une théorie XX<sup>e</sup> siècle, une théorie au service du peuple, s'il vous plaît!*<sup>14</sup>, il sait de quoi il parle. Ou encore lorsqu'il s'exclame avec indignation (en s'adressant aux écrivains prônant le « Réel »): *Lorsque vous entendez le mot littérature vous sortez votre manuel d'action politique*<sup>15</sup>, il pourrait sortir son propre « Littérature

13 « Transgression et/ou littérature politique », la **Barre du jour**, n° 42, automne 1973, p. 41-42.

14 « Irrévérence », *loc. cit.*, p. 4.

15 *Ibid.*, p. 24.

et lutte de classes». On y retrouverait aisément la thématique ici villipendée:

*Donc théorie de la pratique-théorie-pratique adaptée côté art et littérature, théorie de la roue et de la petite vis dans le grand mécanisme général de la lutte des classes (entendez l'Histoire). Théorie de l'avant-garde consciente portant très haut le drapeau de la Cause générale. Cette petite machine (théorico-artistique) de la grande machine (étatique) fonctionne d'ailleurs à merveille. Elle est complète, ultra-complète. Elle a ses thèmes, ses justifications humanitaires, ses diplômes mérités de haute lutte dans la sphère du savoir.*<sup>16</sup>

Que Charron ait remisé les siens (ses diplômes *mérités de haute lutte*) dans les tiroirs de l'Histoire, c'est une chose. Qu'il ait esquivé l'analyse de sa propre trajectoire politique, c'en est une autre. Mais on connaît la formule de Sollers: *never complain, never explain*. Maître manquant, disciple manqué.

Le problème n'est pas que là. Il est aussi dans cette procédure rhétorique utilisée par Charron qui consiste, encore une fois, à invectiver des écrivains québécois et à leur imputer des vocables éponymes qui relèvent beaucoup plus des guerres de suzerains du parisianisme (le *nouveau philosophe* Bernard-Henri Lévy contre le postmarxiste Régis Debray) et des reconversions récurrentes des maîtres penseurs du champ littéraire français (le Sollers maoïste de *Tel Quel* contre le Sollers papiste de *l'Infini*) que d'un débat qui respecte la *spécificité* du champ intellectuel indigène. Ainsi quand Charron écrit: *ici au Québec, c'est au cœur de notre fragile « nouvelle écriture » que nous découvrons une version rafraîchie, post-marxiste, de cette machinerie théorico-littéraire*<sup>17</sup>, le moins qu'on puisse dire c'est qu'il dresse lui-même le gonfalon qu'il fait porter aux vassaux contre lesquels il va fourbir les armes. Car parler de Normand de Bellefeuille comme d'un *intellectuel qui monte la garde du Réel* (quand on connaît les *Cold cuts* de ce dernier) relève d'une posture polémique indélébile qui n'a de cesse que dans la déclamation où *l'autre* est accusé de le morigéner: *Vos tactiques de punitions, je m'en moque! Je n'ai pas l'intention de devenir comme vous une machine de ressentiment! Votre liberté surveillée, votre liberté soumise à la Nécessité, je vous la laisse!*<sup>18</sup> Une argumentation aussi apodictique lancée contre un petit essai de Normand de Bellefeuille, intitulé «Retournement», révèle chez Charron ce que j'ai appelé précédemment une rémanence du placement intellectuel qui en fait le pamphlétaire le plus *fashion victim* de sa génération. Car ici comme à l'époque de l'avant-gardisme,

16 *Ibid.*, p. 4.

17 *Ibid.*, p. 5.

18 *Ibid.*, p. 24.

Charron s'en prend à des agents du champ littéraire qui ne sont rien de plus que ses pairs (mais rien de moins que ses concurrents) dans le processus de légitimation d'une génération. Il faut dire, à la décharge de Charron, que les pourfendeurs québécois du *retour du sacré* sont tombés en plein dans le piège de l'argumentation impénitente. Comme à Paris, ils ont crié à l'obscurantisme, ce qui était exactement l'effet réprobateur recherché par Sollers et les siens. Et c'est précisément pour cela que le ton outragé<sup>19</sup> de Louise Dupré a pu susciter une réplique outrancière de la part d'André Beaudet<sup>20</sup> qui l'invite à réciter le *Je vous salue Marie*. Si elle avait su opérer la joyeuse dénégation d'une Julia Kristeva qui déclare (en parlant du Sollers papiste): *même Olga (alias Kristeva) avait du mal à suivre, entre ruse, stratégie et recherche de la vérité à travers les mythologies. Un peu de sérieux ! Elle parvenait encore à garder la tête froide : qu'on ne compte pas sur elle pour rallier cette dernière mode !*<sup>21</sup>, si Louise Dupré, donc, avait eu ce sens du placement agrégatif (on se rappelle comment l'auteur de *Psychanalyse et foi*<sup>22</sup> avait su combiner maoïsme et féminisme à l'époque où l'on pouvait compter sur elle pour *rallier cette mode*), il n'y aurait même pas eu de débat sur *la question du religieux*. Mais cela aurait été dommage pour l'éthique de la discussion (la rationalité argumentative de Louise Dupré était malgré tout fort légitime) et pour la réflexion sur l'esthétique théologique, même si les héritiers québécois du **Testament de Dieu** n'ont pas su manier leurs *excès de langages* avec autant de sérénité que les pèlerins de **l'Infini** concernant le récitatif « Littérature et expérience catholique »<sup>23</sup>.

Car c'est bien là que se situe le sens de ce différend qui oppose en fait ceux qui, comme Normand de Bellefeuille, Louise Dupré, Hugues Corriveau, Laurent-Michel Vacher et quelques autres (dont René Payant de **Spirale**) ont décidé de ne pas suivre le virage *religieux* pris par Sollers et sa revue (**Tel Quel** vire à **l'Infini**) et ont exposé leurs réserves critiques quant à la mode du *retour au sacré* en vogue dans la postmodernité parisienne du début des années 1980, d'abord dans des comptes rendus parus dans **Spirale** (où sont parus deux critiques cinglantes à propos de **Femmes** de Sollers et de **la Peinture et le mal** de Jacques Henric<sup>24</sup>) à ceux qui, comme Charron et André Beaudet (c'est un article de ce dernier, fortement teinté des thèses de Henric sur

19 Cf. Louise Dupré, « Quelques réflexions civiles », NBJ, « Intellectuel/le en 1984 ? », n° 130-131, octobre 1983, p. 135-149.

20 André Beaudet, « Pourquoi suis-je de si mauvaise foi ? », **Qui a peur de l'écrivain ?**, *op. cit.*, p. 40-63.

21 Julia Kristeva, **les Samouraïs**, Paris, Fayard, 1990, p. 343.

22 Sous-titre de **Au commencement était l'amour**, Julia Kristeva, Hachette, 1985.

23 Comme modèle du genre, voir Jean-Louis Houdebine, **Excès de langages**, Paris, Denoël, 1984 (**l'Infini**).

24 Voir les articles de Normand de Bellefeuille et de René Payant dans **Spirale**, n° 35.



la peinture mais appliquées à Charron, qui servira d'embrayeur), se sont lancés à corps perdu dans la défense et l'illustration *locale* de cette *question du religieux* avec une compétence sacerdotale inégale. En France, cette affaire était reliée à une tradition philosophique légitime représentée par Emmanuel Lévinas, à la question polonaise (d'où l'équation proposée par Sollers : Walesa = Jean-Paul II = lutte contre le totalitarisme), à la présence de nombreux dissidents catholiques des pays de l'Est à Paris et au débat sur le socialisme français au pouvoir depuis 1981 (d'où la référence au couple Lévy/ Debray représentant l'un et l'autre deux tendances de la discussion portant sur la légitimité du socialisme français dans le contexte de la lutte contre le totalitarisme en URSS et en Europe de l'Est). C'est cette problématique, intrinsèquement liée à la généalogie du champ intellectuel parisien (où l'on a coupé la tête au « religieux » en 1789 et où le socialisme relève d'une tradition dix-neuviémiste) mais aussi à la situation géo-politique de la France sur la carte européenne, qui sera retraduite ici sans égards aux pérégrinations spécifiques du « religieux » dans le champ intellectuel québécois (de la Conquête à la Révolution tranquille et en l'absence de toute grande tradition socialiste légitime) et à la place du Québec sur le portulan des nations.

Mais, faut-il le préciser, même en France la dévotion des épigones envers la papauté postmoderne génère sa propre ironie. C'est ainsi que, dans ses **Questions de principe III**, Bernard-Henri Lévy ne ménage pas la *secte apparemment dissoute de Tel Quel* qui continue de suivre Sollers jusque dans *l'Infini : l'école, aussi dispersée soit-elle, n'en a pas moins maintenu ses signes de reconnaissance et ses rites*<sup>25</sup>. Car si Lévy a pour Sollers le respect dû à son rang (et à la complicité dans le délit d'initié), les petits clercs de la *sacro-sainte Revue* sont ramenés à la hauteur de leur apostolat :

*Il suffit de voir ses proches, d'observer leurs manies et leurs accents, il suffit d'écouter comme ils s'expriment, comme ils fredonnent un air ou répètent un mot de passe, il suffit de voir l'étrange manière qu'ils ont de s'emparer tous, au même moment, du même livre fétiche qui leur devient comme un sésame [...].*<sup>26</sup>

Si Lévy savait que cet apostolat a traversé les mers pour aboutir aux abords de quelques arpents de neige, comme au temps de la colonie, quel bouquet de rhétorique s'offrirait-il ? Dieu nous en préserve. Et si Charron avait été doué d'un sens aussi poussé de la divine comédie (par association de malfaiteurs<sup>27</sup>), au moins aurait-il eu le mérite de

25 Cf. Bernard-Henri Lévy, « Lettre d'un Persan à une Persanne à propos de Philippe Sollers », **Questions de principe III**, Paris, p. 294-295

26 *Ibid.*

27 Il ne faudrait tout de même pas oublier que Scarpetta et Henric, deux disciples de Sollers à *Tel Quel* puis à *l'Infini* participent également à la *Règle du jeu*, la revue de Lévy.

prodiguer une rhétorique moins souffrante. Tout se passe comme si André Beaudet avait voulu générer toute cette affaire pour faire rire Charron. Au sens où l'entend François Roustang quand il écrit : *Dans le rire, justement à cause de cette distance minimale, la souffrance se sait elle-même et se reconnaît pour elle-même, de telle sorte qu'elle n'a plus besoin d'infliger aux autres l'écho de son bruit et de sa fureur.*<sup>28</sup> Ce qui n'enlève rien au fait que Beaudet y a d'abord trouvé matière à maximiser les profits de sa boutique obscure.

Mais on peut porter au crédit de Charron le fait que si **la Barre du jour** (puis **la Nouvelle Barre du jour**) ont été, à deux reprises la cible d'une polémique induite par un coup de force symbolique (d'abord maoïste puis papiste), cela témoigne de façon éloquente qu'il a su susciter, à titre d'écrivain-maison des **Herbes rouges**, la concurrence du marché (peu importe d'ailleurs que ce marché couvre 300 ou 300 000 lecteurs). Et, par le fait même, qu'il a su démontrer une vigueur intellectuelle peu commune aux écrivains de sa génération (est-ce cela qu'il appelle *la chaleur d'une voix*?). Ainsi, lorsqu'il termine son « Irrévérence » en déclarant : *J'en conclus que votre amalgame de la lutte idéologique et des recherches en sémiologie et science du texte des années 60 n'engendre pas une meilleure compréhension du travail scriptural*<sup>29</sup>, il démontre que lui en a tiré une leçon magistrale. Car poser à la *nécessité intérieure* (la *réalité sensible de l'objet*) tout en tenant un discours à peu de chose près régulé par l'air du temps (et le faire encore une fois avant tout le monde), cela mérite le respect de l'institution littéraire.

28 François Roustang, « Comment faire rire un paranoïaque? », *Critique*, n° 488-489, 1988, p. 9-10.

29 François Charron, « Irrévérence », *loc. cit.*, p. 25.